

Séquence pédagogique : La Grande Guerre en classe de Première :

Groupe 4 : Quelle(s) image(s) donne-t-on à voir des combats et du quotidien des combattants de la Grande Guerre durant le conflit ?

Chacun de vous a travaillé sur un sujet : le discours de guerre dans les journaux, la censure de la presse, le Contrôle postal et Jean de Pierrefeu, rédacteur du communiqué officiel français.

Vous disposerez de dix minutes, durant le cours, pour répondre à cette question : Quelle(s) image(s) donne-t-on à voir du quotidien des soldats et des combats de la Grande Guerre ?

Pour vous aider à bâtir votre intervention, répondez à ces questions :

- 1) Complétez le tableau ci-dessous en vous appuyant sur le travail individuel que chacun de vous a réalisé.

Deux grandes sources d'informations sur la guerre	Les journaux	Les lettres de combattants
Quels filtres pèsent sur l'information ?		
Quel est le but de ce contrôle de l'information ?		

- 2) Comment les informations sur le front sont-elles perçues par les combattants et les non-combattants ?

Appuyez-vous sur les extraits de témoignages qui vous sont fournis.

Ressources :

- « **Petit lexique de la Grande Guerre à l'usage des élèves** » : atrocités, bourrage de crânes, Canard Enchaîné, censure, communiqué officiel, courrier, patriotisme.
- **Quelques extraits de témoignages de civils ou de combattants :**

Marie Escholier est dans l'Ariège pendant la guerre. Elle et ses enfants attendent le retour de son mari, parti au front. Au début du mois de septembre 1914, elle note dans son journal : « Les communiqués officiels ont l'air de galéjades et le reste du journal affecte une gaîté qui ne trompe personne et qui est bête et triste à pleurer, on aimerait mieux les plus désolantes vérités ; d'ailleurs les événements sont à eux seuls assez éloquents. Ils sont à trente ou quarante kilomètres de Paris. »

Le 6 septembre 1914 : « Je rentre vite après la messe sans même lire les journaux dont les fanfaronnades imbéciles me font mal au coeur. »

Le 30 novembre 1914 : « Je ne lis plus régulièrement les journaux maintenant tellement celui de la veille est semblable à celui du lendemain. »

Marcel Papillon est un fantassin qui écrit tout au long de la guerre à sa famille. Le 25 décembre 1915, dans une lettre adressée à ses parents, il note : « les belles péroraisons et les fameux articles de journaux, c'est beau à lire au coin du feu, mais ça ne remplit pas le ventre de ceux qui se morfondent depuis 17 mois dans la tranchée. Triste année qui va se terminer. Quel sera l'avenir ? Les souhaits de bonne année n'existent plus, ce qu'il nous faut, c'est la fin de ce massacre. »

Dominique Richert est un soldat allemand. Voici ce qu'il écrit en 1918, de retour sur le front ouest :

« J'avais lu un jour que nos soldats mouraient pour la patrie le sourire aux lèvres. Quel mensonge impudent ! A qui viendrait l'envie de sourire face à une mort si atroce ? Tous ceux qui inventent ou écrivent des choses pareilles, il faudrait tout simplement les envoyer en première ligne. Là ils verraient vite quelles balivernes ils ont lancées en pâture au public. »

Victorin Bès est un fantassin originaire de Castres. Dans son carnet de guerre, il écrit le 9 novembre 1915 peu après une attaque éprouvante : « soyez fier de nous, vous tous de l'arrière qui lisez le communiqué : le moral des poilus est admirable, ils meurent le sourire aux lèvres, ils ne crient pas maman en murant les entrailles broyées, mais hurlent : Vive la France ! Ah, crapules de journalistes qui entretenez ainsi le moral de l'arrière, venez donc vivre une heure seulement au moment où se « radinent » les crapouillots, torpilles, etc. [...] N'allez pas, ainsi que vous le faites, jusqu'aux batteries seulement, mais approchez-vous un peu plus de nous, de nous fantassins des tranchées, pauvres petits soldats qu'on immole sur les autels de nos monstrueuses patries. Notre mère, la Patrie qui nous fait tuer ? Allons donc ! Ma Mère, c'est ma maman qui pleure et tremble chaque nuit sur mon sort. Ma patrie, c'est ce que j'ai de plus cher au monde et qui m'aime, c'est maman, c'est papa. »

En janvier 1916, Victorin Bès peut partir en permission à Castres. Après des retrouvailles joyeuses et intenses, la famille proche arrive en visite : « Oncle Henri écoute, m'interroge, discute, approuve ou contredit car il ne peut penser comme un soldat du front. Il subit l'enveloppement des idées officielles émises par les journaux. Je le sens hésitant, troublé. »